

Anthropologie et Sociétés



Pascal LARDELLIER (dir.), *À fleur de peau. Corps, odeur, parfums*. Paris, Éditions Belin, 2003, 203 p., réf.

Laurence Pfeffer

Cultures et médicaments

Volume 27, numéro 2, 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/007467ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/007467ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Pfeffer, L. (2003). Compte rendu de [Pascal LARDELLIER (dir.), *À fleur de peau. Corps, odeur, parfums*. Paris, Éditions Belin, 2003, 203 p., réf.] *Anthropologie et Sociétés*, 27 (2), 228–230. <https://doi.org/10.7202/007467ar>

droits. On chante leur vie, leurs joies et leurs difficultés, plutôt que celles des princes et des célébrités.

Quand tout a été dit, il ne reste plus qu'un homme et une femme qui s'aiment, l'un et l'autre inquiets de perdre ce grand amour, parce que la vie autrement serait triste et que la vie mérite d'être belle. Point. Inutile d'en rajouter pour compliquer tout le reste, les amateurs de country fréquentent peu les officines de psychanalyse. C'est un peu ce que Camus disait du football : le plaisir profond de retrouver les joies faciles de l'enfance et de se retrouver, pour une fois, face à l'incontestable. Le country serait la Coupe du monde de la communication avec l'humanité entière. (p. 191)

Cette morale, c'est le retour aux valeurs fondamentales, qui permettent aux hommes, fondamentalement bons, de vivre en paix.

Le country et le western expriment ainsi deux rêves contraires, et en un sens solidaires, celui de vivre heureux en société, dans des rapports simples et transparents, et celui de s'évader, de demeurer libre et indépendant ; un certain idéal de vie où les rapports sont faits de simplicité, de sincérité et de convivialité, et la conviction que chacun demeure toujours seul et solitaire ; deux représentations de ce que nous sommes, individualistes et durs, sociables et doux ; deux réponses à l'existence, que les hommes et les femmes caressent en silence, et entre lesquels sans doute ils ne se résignent pas à choisir.

S'il est faux, le mythe contient donc aussi une vérité. Entre la croyance et le savoir, comme le fait remarquer Jean Pouillon (1993), la différence ne passe pas nécessairement là où on le pense toujours. Détenir un savoir, c'est penser détenir la vérité. Celui qui croit en revanche admet la possibilité d'un démenti. On ne croit qu'à ce dont on doute. Si le western est bel et bien une illusion, et qui a encore un bel avenir devant lui, y croire n'est pas toujours affaire de dupe.

Référence

POUILLON J., 1993, *Le cru et le su*. Paris, Seuil.

Éric Gagnon
CLSC-CHSLD Haute-Ville-des-Rivières
Direction de l'enseignement et de la recherche
55, chemin Sainte-Foy
Québec (Québec) G1R 1S9
Canada

Pascal LARDELLIER (dir.), *À fleur de peau. Corps, odeur, parfums*. Paris, Éditions Belin, 2003, 203 p., réf.

À Fleur de peau. Corps, odeurs, parfums est un livre qui s'ouvre sur le corps et éveille nos sens endormis. Il est une dédicace faite à l'odorant tégument, un éloge de ce nez si souvent dénigré, oublié, et pourtant si rusé. Au fil de ses lignes émoustillantes, les mots deviennent odeurs et l'on goûte alors à une variation de mets olfactifs, redécouvrant le nez et ses volatils paysages.

Longtemps, l'odorat ne reçut que mépris ; prétextant un sens empreint de vulgarité et de bestialité, les hommes lui refusaient toute noblesse : celui qui sentait était tel l'animal qui

flairait (Annick Le Guérer). En outre, les hommes rejetaient ce nez indocile qui leur échappait : mettre les odeurs en paroles était souvent vaine tentative d'un langage impuissant devant l'indicible odorant. Face à la dérobade des mots, certains firent alors taire ce sens ingrat. Néanmoins, après le règne du silence olfactif décrit par Corbin, la société contemporaine signe le retour d'une ambiance odorante : aux odeurs trop charnelles du corps se substituent de plus décentes senteurs artificielles, tandis que l'environnement lui-même est réodorisé.

La perception des odeurs dépasse souvent l'esthétique pure pour devenir jugement moral : rien ne sent beau, tout sent bon ou mauvais (Pascal Lardellier). L'arc-en-ciel odorant est une création culturelle qui s'échelonne des meilleures aux pires odeurs : il y a partage du monde entre le bien et le mal olfactifs, clivage arbitraire qui fait de la fragrance un gage de vertu et de la puanteur un signe incontestable du vice. Comme si le bien et le mal s'incarneraient dans l'odeur et s'y révélaient. Le monde est toujours opposition du suave et du nauséabond : certaines professions (cuisinier, médecin légiste, pompier...) font d'ailleurs appel à la capacité discriminatoire du nez pour faire parler bonnes et mauvaises odeurs (Joël Candau).

Mais cette distinction entre le bien (odorant) et le mal (odorant) peut devenir base d'un racisme olfactif : le semblable est toujours en odeur de sainteté, l'autre ou l'étranger toujours puant. Le nez participe d'une hiérarchisation tant raciale que sociale : si l'odeur distingue le « blanc » qui pue-le-beurre du « nègre » à l'intolérable sillage décrit par les colonialistes, le « boche » infecté par la bromidrose fétide du « juif » empestant le *foetor judaicus* (David Le Breton), le parfum contribue à différencier le patriciat de la plèbe ou le sanctuaire du lieu de débauche (Paul Rasse).

La découverte olfactive de l'autre prélude au sens de la relation : dès les prémices de la vie, l'enfant tisse avec sa mère un lien par cet invisible fil des odeurs (Danielle Malmberg). Plus tard, l'individu estimera, à vue de nez, s'il se sent bien avec celui qui lui fait face ou s'il l'a dans le nez. Il y a lecture olfactive de l'autre : l'aura odorante qui le baigne est son sceau unique, un condensé de son être. L'odeur est une préfiguration de l'inconnu : elle est un pont entre le social et l'intime, entre soi et l'autre (Serge Chaumier). L'odeur, attractive ou répulsive, suscite tantôt le désir tantôt le dégoût pour autrui, mais son réel impact sur les affinités reste mystérieux.

Puisque l'odeur brute est information incontrôlable et le parfum message maîtrisé, l'homme tend à manipuler l'organe nasal de ses contemporains en usant de trompe-le-nez. Les parfums sont des leurres olfactifs qui détournent l'odorat de sources odorantes trop parlantes ou rebutantes. Alors que le parfum « cosmétique » voile les aléas de l'atmosphère naturelle du corps et séduit les narines lorsque les phéromones humaines restent hypothétiques (Benoist Schaal), le parfum funéraire, quant à lui, prépare le défunt à l'autre monde tout en masquant la pire facette du cadavre : sa décomposition, tant charnelle qu'olfactive (Patrick Baudry). Quand le parfum s'empare de l'odeur, la culture reprend prise sur l'insolente nature.

Les publicitaires, conscients de l'enchanteresse odeur, mènent désormais le consommateur par le bout du nez : l'individu succombe au charme des envoûtantes senteurs qui le manipulent insidieusement. Les messages olfactifs subliminaux l'incitent et excitent son imaginaire et sa mémoire (Didier Courbet et Marie-Pierre Fourquet) : l'odeur génère des représentations et régénère des souvenirs et émotions qui influent sur l'agir de l'homme. Mais le parfum médiatisé, devenu forme imagée, séduit aussi bien le nez que sa forme olfactive originelle car l'image publicitaire – tangible représentante de la fragrance – comble l'indicible sensation du nez. Le parfum s'incarne si totalement dans cette image mystifiée que la sensation visuelle

fait naître l'impression olfactive (Jean-Jacques Boutard) : le parfum se donne à voir avant même de s'être donné à sentir.

À *Fleur de peau* est un ouvrage imprégné d'odeurs, dont les lignes éveillent notre mémoire olfactive assoupie : il transporte le lecteur dans cette sphère des sens qui transforme chaque mot en senteurs. À travers les prismes de l'information et de la communication, de l'histoire, de la philosophie, de la sociologie, de l'éthologie et de la psychologie sensorielle, le nez réapparaît entouré de sa cour d'odeurs, puissantes et envoûtantes. À fleur de peau, corps, odeurs et parfums s'entremêlent pour tisser une trame olfactive unique, pour émettre ce langage odorant qui révèle l'être et le monde.

Laurence Pfeffer
 Université Marc Bloch
 22 rue Descartes
 67084 Strasbourg
 France

Thierry WENDLING, *Ethnologie des joueurs d'échecs*. Paris, Presses Universitaires de France, 2002, 256 p., illustr., bibliogr., index.

Le club d'échecs de Collège, dont je faisais jadis partie, réunissait des joueurs d'origines sociales et d'intérêts les plus divers, qui deviendraient plus tard anthropologue, professeur du primaire, éditeur scientifique, policier, gardien de sécurité, acteur, etc. Pourtant, une culture commune les unissait. Comme l'illustre bien l'ouvrage de Wendling, les différences de classes, de religions, d'âge, de sexe ou d'origine sont, aux échecs, estompées au profit d'un esprit égalitaire et communautaire, où la seule hiérarchie, celle-là évidente et claire, est celle du classement officiel. L'auteur prouve ainsi les limitations d'une approche sociologique à la Bourdieu où la préférence pour une activité constitue le reflet d'une position de classe.

Bien conscient du problème épistémologique provoqué par l'absence de distanciation d'un ethnologue, lui-même joueur d'échecs de compétition, l'auteur a cherché en étudiant ses semblables, à multiplier les regards et à doser variablement sur le terrain l'importance de l'observation et de la participation. Cette multiplicité des perspectives (il alternera entre les statuts d'observateur, de joueur, d'animateur ou d'arbitre et exercera différentes responsabilités au sein de la Fédération française des échecs) confère une grande crédibilité à l'étude.

L'auteur y dresse un panorama complet de la culture échiquéenne en France, nous montrant tout ce qu'il faut savoir pour en faire partie. Les joueurs étudiés font partie de clubs et prennent part à des tournois. Ils participent, à des degrés divers car il s'agit d'un ensemble flou, d'une culture marquée par une étrange particularité : tous sont en grande partie autodidactes.

Bien que l'auteur évoque à plusieurs reprises la dimension sportive que les joueurs confèrent aux échecs, il cherchera plutôt à situer son étude au sein des différentes perspectives sur le jeu. On peut regretter que la relation entre jeux et sports ne soit pas problématisée. Les réflexions de Wittgenstein sur les sports et les jeux auraient été ici éclairantes. Construisant son approche du jeu, l'auteur critique les approches mystique, définitionnelle et du reflet qui respectivement mythifient, réduisent et simplifient le jeu. Il préconise plutôt une approche